

## Études littéraires africaines

CHEVRIER (Jacques), *Gabriel Okoundji, poète des deux fleuves. Ciboure : La Cheminante*, coll. Plein champ, 2014, 203 p.  
– ISBN 978-2-917598-88-7



Wilfried Idiatha

Numéro 40, 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1035999ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1035999ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Idiatha, W. (2015). Compte rendu de [CHEVRIER (Jacques), *Gabriel Okoundji, poète des deux fleuves. Ciboure : La Cheminante*, coll. Plein champ, 2014, 203 p. – ISBN 978-2-917598-88-7]. *Études littéraires africaines*, (40), 216–218.  
<https://doi.org/10.7202/1035999ar>

Dans la lignée des travaux de Dominic Thomas (*Black France*) et de ceux qui ont été consacrés aux écrivains « beurs » et autres « intrangers », l'ouvrage inclut une bibliographie fournie, qui sera utile, tout en demeurant néanmoins incomplète. Il aurait été bon également de rectifier la confusion qui, dans le corps du texte (p. 24 et 31) comme dans la bibliographie, mêle Achille Mbembe et André Julien Mbem. On regrettera aussi quelques coquilles et l'absence de révision de la typographie des appels de notes. D'aucuns pourront estimer que, porté par une flamme contagieuse, l'ouvrage se tiendrait éloigné de la componction prudente seyant à certains travaux universitaires. On peut arguer à l'inverse de la nécessité d'un tel engagement au service de la mise en pleine lumière de la vitalité de la littérature au sein d'espaces relégués.

■ Catherine MAZAURIC

CHEVRIER (JACQUES), *GABRIEL OKOUNDJI, POÈTE DES DEUX FLEUVES*. CIBOURE : LA CHEMINANTE, COLL. PLEIN CHAMP, 2014, 203 P. – ISBN 978-2-917598-88-7.

Gabriel Okoundji est l'un des trois seuls poètes, avec le Burkinabè Frédéric Titinga Pacéré et le Sénégalais Léopold Sédar Senghor, à avoir obtenu le Grand Prix littéraire d'Afrique noire. C'était pour l'ensemble de son œuvre, en 2011. Dans cet ouvrage, on apprend que Gabriel Okoundji, poète venu du Congo – il a également la nationalité française – est un *mwènè*, un chef spirituel dans la tradition d'une civilisation qui s'était largement étendue au XV<sup>e</sup> siècle avant que les Portugais, dans leur œuvre de découvertes et de destructions, n'en signent la fin à partir du XVI<sup>e</sup> siècle.

Le pouvoir extraordinaire des *mwènè* est de garantir les liens « entre les mondes du visible et de l'invisible » de la communauté. C'est son père Raphaël Okoundji qui a fait de lui le chef *mwènè* qu'il est devenu, un homme convaincu qu'on ne peut se dédire des traditions, surtout pour des Africains qui ont besoin de conserver intacts des liens très forts avec le monde des Anciens. D'ailleurs, ces derniers tiennent une place fondamentale dans le cheminement spirituel et poétique du poète : sa « tante mère » Bernadette Ampili et Papa Pampou ne sont pas que les figures tutélaires qui l'auront aidé, parmi d'autres, à explorer le vaste champ des savoirs ancestraux, mais également d'immenses sources d'inspiration pour son écriture. Eu égard à cela, on comprend que la poésie de Gabriel Okoundji est une poésie d'initiation, c'est-à-dire qu'il faut en

décrypter les signes et les images, qui sont très souvent en relation avec les codes des sociétés orales. On y retrouve, entre autres, le bestiaire qui, depuis toujours, « occupe dans l’imaginaire africain une place déterminante dont témoigne l’abondant corpus de mythes, contes et légendes dans lesquels les animaux, réels ou chimériques, jouent souvent un rôle de premier plan » (p. 49). En effet, fourmis, coqs, oiseaux font partie de l’univers poétique de Okoundji, où l’on retrouve en toile de fond la riche forêt congolaise ; même le *ngo* ou *kwa ngo*, – figure totémique et allégorique de la panthère chez les peuples bantous, et notamment chez les Tégusés, l’ethnie d’origine de Gabriel Okoundji –, y occupe une place de choix, comme on s’en aperçoit dans titre du 3<sup>e</sup> chant de *L’Âme blessée d’un éléphant noir* : « Sang de panthère ».

Cette poésie d’initiation accorde aussi une importance à l’arbre, symbole d’« enracinement et de résurrection » (p. 56), ainsi qu’aux lieux sacrés. Ces derniers sont en effet remarquables dans cette œuvre, en ce sens que le « Mont Amaya », la « Terre de Mpana » ou encore le « fleuve Alima » y constituent des lieux de référence spirituelle, des « lieux emblématiques, à fort coefficient affectif, parfois chargés de mystères » (p. 63), où les liens entre le monde visible et invisible semblent encore actifs. Cette « cartographie du cosmos » (p. 63) présente un fort relent d’animisme à travers une forme de sacralisation du lieu ; elle confère à la poésie d’Okoundji une sorte de pacte avec l’énigme et le secret, pacte en fonction duquel l’opacité du langage, « voulue et signifiante » (p. 71), accentuée par l’emploi de la devinette, de la parabole et des paroles de sagesse ainsi que par l’usage de la langue *tegué*, définit par la même occasion le contrat de lecture. Ce dernier reste constant tout au long de ses dix recueils poétiques (et bien d’autres publications !) depuis qu’il s’est lancé dans l’écriture en 1997. De même, de *Cycle d’un ciel bleu* à *Chants de la graine semée* en passant par *Apprendre à donner, apprendre à recevoir : lettre à Jacques Chevrier* ou encore *L’Âme blessée d’un éléphant noir*, l’auteur cultive des influences littéraires qui vont de Jacques Roumain à Aimé Césaire, en passant par Thomas Mofolo, Ngugi Wa Thiongo ou encore les poètes occitans comme Christian Rabin, Jean-Pierre Tardif (traducteur de ses œuvres en langue d’oc) et Bernard Manciet.

De la sorte, si Jacques Chevrier révèle avec acuité les sources liées au monde ancestral dans la poésie d’Okoundji, il n’en souligne pas moins le rapport avec la France. Cette relation, qui constitue pour lui l’incarnation d’« une promesse de promotion sociale » (p. 121), va s’avérer de prime abord difficile. En effet, comme tout

sujet exilé ou immigré, Okoundji éprouve la souffrance de la solitude et le malaise existentiel provoqué par l'éloignement : « mon frère, mon oncle, ma mère c'est folie d'être si loin de vous » (p. 130). Cependant, il organise sa résilience grâce à la poésie, laquelle devient désormais le moyen le plus sûr pour lui de résister et de combattre. D'où l'emploi répété d'anaphores – « répéter c'est comprendre » (p. 160) – et de dualismes linguistiques, lesquelles deviennent, comme le dit Chevrier, des « auxiliaires de la révolte » dans sa poétique.

En définitive, les rapports avec le monde des Anciens, les liens étroits avec le cosmos, l'engagement ainsi que les dualismes linguistiques pour résister à la douleur de vivre sont en substance les traits caractéristiques de la poésie de Gabriel Okoundji. Jacques Chevrier, en mettant en lumière ces différents traits, permet de faire entendre l'une des plus belles et plus grandes voix poétiques de ces dernières années dans le monde francophone. Gabriel Okoundji, « le guetteur de signes », méritait une si belle entreprise.

■ Wilfried IDIATHA

CONSTANT (ISABELLE), *LE ROBINSON ANTILLAIS. DE DANIEL DEFOE À PATRICK CHAMOISEAU*. PARIS : L'HARMATTAN, COLL. ESPACES LITTÉRAIRES, 2015, 194 P. – ISBN 978-2-343-06196-2.

Le sous-titre de cet ouvrage suggère une approche chronologique mais son organisation s'avère thématique : la table des matières annonce une introduction articulée en 8 points et 12 chapitres en alignent 69 autres. Une très large palette de notions est donc explorée, et toute sortes de questions sont soulevées sur un assez grand nombre d'œuvres et d'auteurs, touchant au mythe de Robinson, à diverses réécritures du roman, aux œuvres de Patrick Chamoiseau, à ses positionnements littéraires, philosophiques ou politiques, à son importance au sein de la littérature antillaise ou à son rôle dans la société martiniquaise – notamment. Dans cette fresque variée, il n'est pas toujours aisé de distinguer la trace suivie par l'auteure, sa méthode de progression, voire l'objet précis dont il est question dans tel passage ou section.

Ainsi le corpus des œuvres étudiées n'est-il pas spécifié dans la table ou dans la bibliographie, ni clairement identifié dans l'ouvrage. L'introduction annonce, après le sous-titre avec les trois noms « Daniel Defoe, Michel Tournier, J.M. Coetzee », que *Robinson Crusoe* et *Vendredi ou les limbes du Pacifique* « seront les deux textes »